

Je me souviens très bien de la première fois. Je m'étais couverte de vêtements amples, un long trench gris foncé, qui masquait complètement mon corps. Une capuche sur la tête, une écharpe que je ramenait devant mon visage pour ne laisser dépasser que les yeux, et pour le bas un jogging oversize en jersey noir. Le haut savamment boutonné, pour que rien de moi ne se voie. On m'aurait prise pour une musulmane. J'aurais pu mettre un niqab tant qu'à faire, ce serait passé inaperçu dans ce quartier chamarré... Je suis entrée sans regarder personne, j'ai foncé, je suis descendue. Il y avait des enfilades de cabines séparées par des cloisons, comme des w.-c. Je me suis engouffrée dans la première disponible, je me suis assise, stressée... Et très vite du sperme s'est mis à gicler par un trou. Il sortait vite, par saccades. Il coulait sur moi, mon visage, mes seins. Par la suite, j'ai amélioré ma technique. Je les sentais venir et je n'en perdais plus une goutte. Je l'avalais goulûment. Quand un homme avait joui, il se rhabillait et sortait. Un autre arrivait aussitôt. Je m'étais fait une réputation. Les hommes affluaient, des files, des escouades d'hommes surexcités, queue tendue droit devant, comme une lance. Ils la passaient par le trou, je les suçais et les faisais jouir. Le pire c'était les hésitants, les timides, ou ceux qui, pour une raison inconnue, refusaient d'éjaculer et se retiraient avant. Passe encore quand ils avaient la bonté de partir. Mais quand ils restaient dans la cabine pour lambiner, je piquais une crise. Au début j'attendais patiemment. Je pestais seule dans mon coin. Par la suite, je me suis aguerrie. Je les insultais par le trou, je

leur ordonnais de dégager. Les ragots ont fait le reste. Tous les hommes se sont passé le mot. Salope, vicieuse, avaleuse et sale caractère.

Je refusais d'être vue, encore plus d'être tripotée. Je voulais juste pomper et c'est tout. Pas question de me montrer. Je me trouvais affreuse. Je faisais tout pour esquiver le contact direct. Une fois ma dose avalée, je me rhabillais, car dans la cabine la nudité était essentielle pour l'excitation et la masturbation. Je filais dehors, bousculant les petits branleurs dans les couloirs. Et je retrouvais le grand air. Retour chez moi à pied, l'esprit vagabond, complètement ivre du sperme de ces inconnus. Je m'affalais sur le divan après avoir sniffé une ligne de poudre brun clair. Le dealer affirmait que c'était de la coke, mais c'était un mélange de saloperies, rien à voir avec de la base. Je ne me droguais que dans ces moments-là, je me battais pour ne pas rester accrochée aux griffes de l'addiction. Je planais une heure, repue et contente. Ainsi fut ma vie lubrique pendant onze mois, jusqu'au jour où...

Des années plus tôt, je me regardais devant le miroir de ma salle de bains, et je me trouvais élégante. Deux ou trois kilos en trop mais répartis discrètement, un beau visage roman de femme mûre, des cheveux châtain clair en abondance, qui ondulaient en cascades dans mon dos, les yeux de biche. Et inévitablement, mon regard était tombé sur mes seins. Je les trouvais un peu gros et pas assez fermes, mais les hommes souvent m'avaient rassurée. Ils me disaient qu'ils les aimaient, que mes seins étaient en harmonie avec le reste de mon corps (je me suis longtemps demandé si c'était bien un compliment!). Mes petits-amis les reluquaient, ils les tetaient avec envie, en les voyant leur sexe durcissait. Un peu complexée à l'adolescence par ces organes qui enflaient à vue d'œil, je

m'étais fait une raison dès mes premiers flirts. Les garçons devenaient fous de moi, c'était le principal. Il suffisait d'accepter sa féminité, et même de s'en servir. J'ai assez vite appris à les mettre en valeur par des décolletés pigeonnants. C'était une belle époque, pleine de découvertes et de tendresse. D'étreintes aussi. Que de beaux souvenirs. J'ai gardé une bonne image de moi jusqu'à ma grossesse, il y a trois ans.

La grande décision, je l'ai prise en me voyant dans le miroir, songeant que ce ventre était l'ancre de la vie, l'origine même de la création. Ce n'était plus le corps d'une jeune délurée, mais celui d'une mère. Je me sentais prête à enfanter, mais pas à laisser un homme s'installer dans mon existence, et ce pour plusieurs raisons. Il me semblait que la vie commune devait conduire inéluctablement à la routine et donc à l'ennui, suivi de la rupture, tout aussi inéluctable. D'autre part, bien que désireuse de maternité, je souhaitais continuer à papillonner et à sortir avec qui me plaisait, sans subir les déboires du couple casanier. Lorsqu'ils étaient en couple, les hommes me semblaient moins intéressants. Ils étaient rangés, fades, sans esprit d'entreprise, sans faculté de changement. Or j'avais besoin de fantaisie et de renouveau. La routine m'effrayait. Me voilà donc à vingt-neuf ans, avec un gros désir de pouponner, ravissante mais soucieuse de ne pas laisser mon charme s'enlaidir dans la routine. Il me fallait un enfant, mais pas d'homme attiré. Une conclusion s'imposait : il ne fallait pas d'homme du tout. Car quel homme aurait accepté sans broncher d'être un simple géniteur, exclu de la famille dès la conception aboutie ? Il est un fait certain : un enfant c'est pour la vie. Un homme, c'est pour... le temps que ça dure. Et avec moi, cette durée était fort limitée.